



HAL
open science

Enjeux intertextuels et métatextuels dans "Matilda" de Roald Dahl: portrait d'une lectrice idéale

Florence Casulli

► To cite this version:

Florence Casulli. Enjeux intertextuels et métatextuels dans "Matilda" de Roald Dahl: portrait d'une lectrice idéale. Cahiers Robinson, 2022. halshs-04574539

HAL Id: halshs-04574539

<https://shs.hal.science/halshs-04574539>

Submitted on 14 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Florence Casulli

Enjeux intertextuels et métatextuels dans *Matilda* de Roald Dahl : portrait d'une lectrice idéale

Dans l'introduction de son roman *Matilda*¹ (1988), Roald Dahl fait le portrait élogieux d'une fillette minuscule mais dotée de qualités exceptionnelles. Sous les yeux fascinés de la bibliothécaire, Matilda dévore des classiques de la littérature universelle dès l'âge de 4 ans et surprend son institutrice par son génie. Hélas, l'héroïne a pour parents de sombres idiots qui ne se soucient guère de son éducation. Révoltée face à cette indifférence, Matilda fait de sa marginalité une force. Inattendue dans l'univers plutôt masculin de Roald Dahl, souvent taxé de misogynie², la fillette semble pourtant représenter l'apothéose du projet pédagogique de l'auteur qui était de faire lire les enfants : « Si mes livres peuvent aider les enfants à devenir des lecteurs, alors je sens que j'aurais accompli quelque chose d'important »³. C'est notamment à travers l'intertextualité⁴ et la métatextualité⁵ de ces

¹ Roald Dahl, *Matilda*, 1988, New York, Puffin Books, 2007, trad. Henri Robillot, *Matilda*, Paris, Gallimard, 2007.

² Notamment après la publication de *Sacrées Sorcières* en 1983, roman dans lequel le narrateur affirme qu'« une sorcière c'est toujours une femme » (*The Witches*, 1983, New York, Puffin Books, 2007, trad. Marie-Raymond Farré, *Sacrées Sorcières*, Paris, Gallimard, 2007 p. 10).

³ Mark I. West, « Interview with Roald Dahl », *Children's Literature in Education*, Vol. 21, n°2, 1990, p. 66. Ma traduction de « If my books can help children become readers, then I feel I have accomplished something important ».

⁴ Le terme « intertextualité » a été créé dans les années 1960 par Julia Kristeva qui, inspirée par les travaux de Mikhaïl Bakhtine sur le dialogisme, définit l'intertextualité « comme fondement de toute textualité et comme façon par laquelle un texte s'insère dans l'histoire en tant que pratique discursive spécifique » (André Lamontagne, *Les Mots des autres. La poétique intertextuelle des œuvres romanesques de Hubert Aquin*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1992, p. 5). Pour la cohérence et la clarté du présent article, le terme d'intertextualité est utilisé selon la définition plus restrictive de Gérard Genette, soit « la présence effective d'un texte dans un autre » (*Palimpsestes : la littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982, p. 8).

⁵ La métatextualité est généralement définie « comme un phénomène de lecture au cours duquel des procédés textuels poussent le lecteur vers une perception critique de l'univers fictif selon certains processus cognitifs » (Laurent Lepaludier (dir.), *Métatextualité et Métafiction : Théories et analyses*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2003, p. 26). En d'autres termes, est métatextuelle une œuvre qui est consciente de son propre statut d'artéfact et l'exhibe, d'où le choix de Linda Hutcheon

œuvres pour la jeunesse que le projet de l'auteur se révèle. Lues chronologiquement et allégoriquement, elles semblent représenter les différentes étapes de maturation d'un-e jeune lecteur-trice. La conception métanarrative des héros de Dahl passe de James, apprenti lecteur dans *James et la pêche géante*¹, à Matilda, lectrice idéale. Cet article se propose de démontrer comment Dahl développe ses personnages sur un plan métanarratif pour que son projet pédagogique se réalise mais surtout comment *Matilda*, son dernier livre pour la jeunesse², expose une fillette comme parangon de la lectrice idéale. À travers l'analyse des éléments intertextuels et métatextuels du roman, je mettrai en évidence le pouvoir que la lecture a sur la jeune héroïne, celui « de salut, de survie face aux aléas de la vie, voire d'émancipation à l'égard de rapports sociaux et politiques de domination »³. Engagé à montrer la lecture dans une fonction d'intégration sociale, l'auteur illustre une jeune fille aidée d'un peu de magie qui parvient à déjouer la fatalité du destin et fait advenir le miracle de la réussite par le travail et le mérite.

L'œuvre de Dahl comme manifestation du projet de vie de l'auteur : faire lire les enfants

Dans un article intitulé « Langues de crocodile : moralité et oralité de l'exotisme enfantin chez Roald Dahl » (2006), Michelle Cheyne développe l'idée selon laquelle l'aventure de James dans *James et la pêche géante* peut être lue allégoriquement comme l'aventure de la lecture pour un jeune enfant⁴ :

[la] rencontre avec le vieil homme et tous les événements qui s'ensuivent décrivent de façon allégorique l'alphabétisation d'un enfant : le don d'un

d'intituler son ouvrage consacré à cette technique *Narcissistic Narrative* (1984), suggérant que le récit explore presque obsessionnellement sa propre structure et son propre contenu.

¹ Roald Dahl, *James and the Giant Peach*, 1961, New York, Puffin Books, 2007, trad. Maxime Orange, *James et la grosse pêche*, Paris, Gallimard, 2007.

² Il convient de noter ici que Dahl a écrit *Les Minuscules* en 1990 mais que le roman n'a été édité et publié qu'en 1991, quelques mois après la mort de l'auteur. *Matilda* peut donc être considéré comme le dernier long roman pour la jeunesse que Dahl a écrit de son vivant.

³ Viviane Albanga, *S'émanciper par la lecture : Genre, classe et usages sociaux des livres*, Presses Universitaires de Rennes, collection « Le Sens Social », 2017, p. 15.

⁴ *James* raconte l'histoire d'un jeune orphelin, battu par ses tantes. Un jour, un vieillard lui offre des langues de crocodiles magiques, censées le rendre plus heureux. Mais James fait tomber ces langues dans le jardin et une pêche pousse alors sur le seul pêcher, mort, du jardin jusqu'à devenir énorme, de la taille d'une maison. Malgré l'interdiction de ses tantes, James s'introduit dans la pêche et fait la connaissance d'insectes à la taille humaine. Commence alors un voyage au bord de cette pêche jusqu'à New York où James vivra heureux avec ses nouveaux amis.

savoir qui peut libérer, rendre la magie possible, établir l'autonomie, faire voyage et changer le destin.¹

Ce décryptage métatextuel de *James* est ici mon point de départ. En étudiant chronologiquement et métatextuellement l'œuvre de Dahl, il semble effectivement possible d'y déceler une conception métafictionnelle des héros, conception évoluant de l'ouverture de la réception à l'autonomie littéraire (avec des étapes intermédiaires).

Si *James* offre une allégorie de l'alphabétisation, des analogies entre livre/sucrerie et lire/manger peuvent également être trouvées dans *Charlie et la chocolaterie*². En s'appuyant une nouvelle fois sur une analyse métatextuelle, le héros pourrait représenter l'allégorie d'un enfant qui apprend à apprécier la lecture, et notamment à faire preuve d'imagination face à un univers fantastique et loufoque. Proposé par Willy Wonka (le créateur chocolatier qui incarne donc la figure d'un auteur), cet univers pousse les enfants à acquérir l'autonomie nécessaire en tant que lecteurs et les encourage à favoriser l'imagination plutôt que la logique³. *Charlie* devient ainsi une célébration de la suspension consentie de l'incrédulité : le héros accepte de mettre de côté son scepticisme et décroche la victoire alors que ses adversaires sont éliminés les uns après les autres car ils n'ont cessé de remettre en cause tout ce que le créateur racontait⁴.

Dans *Danny le champion du monde*⁵, l'auteur semble aussi encourager ses lecteurs à lire en faisant l'éloge de l'enseignement « expérimentiel ». Dans ce roman, deux systèmes pédagogiques se heurtent :

¹ *Ibid.*, p. 59.

² Roald Dahl, *Charlie and the Chocolate Factory*, 1964, trad. Elisabeth Gaspar, *Charlie et la chocolaterie*, Paris, Gallimard, 2007. *Charlie* est l'histoire d'un jeune garçon très pauvre qui, un jour, découvre un ticket d'or dans une tablette de chocolat, lui permettant l'accès à la célèbre chocolaterie de Willy Wonka. Entouré de quatre autres enfants plus détestables les uns que les autres, il découvre les merveilles de la chocolaterie mais sera le seul à sortir sain et sauf de cette dernière, les autres concurrents ayant été éliminés les uns après les autres. Il héritera finalement de la chocolaterie et permettra à sa famille d'échapper à la misère.

³ Le roman vante d'ailleurs explicitement les bienfaits de la lecture dans la chanson des Oompa-Loompas dédiée à Mike Teavee.

⁴ Mike Teavee, notamment, n'a de cesse de contredire le créateur en pointant du doigt toutes les bizarreries de l'usine (p. 128, p. 149, p.164, p. 173, p.174, p. 176) et en se plaignant de sa visite : « Je commence à avoir mal aux pieds, dit Mike Teavee. J'ai envie de regarder la télévision » (p. 163).

⁵ Roald Dahl, *Danny The Champion of the World*, 1975, New York, Puffin Books, 2007, trad. Jean-Marie Léger, *Danny, Champion du Monde*, Vanves, la Librairie Générale Française - LPJ, 2017. Le roman relate la vie de Danny et de son père qui lui apprend la mécanique alors que le garçon devrait aller à l'école. Plus pertinemment, il s'agit surtout de l'initiation de Danny au braconnage de faisans dans le jardin de leur pire ennemi, Victor Hazell.

celui de l'éducation traditionnelle où l'enfant doit apprendre par cœur des choses inutiles, pour ensuite les « recracher » et celui de l'enseignement par expérience, qui implique un contact direct avec la réalité pour aller plus loin dans l'acquisition de connaissances et de compétences. C'est surtout le thème principal du roman, le braconnage, qui est lié à la métatextualité. Selon Michel de Certeau, la lecture serait en effet une activité comparable au braconnage dans la mesure où les lecteurs seraient « des nomades braconnant à travers les champs qu'ils n'ont pas écrits »¹. *Danny* serait alors un roman allégoriquement destiné à inciter les enfants à voyager à travers les livres pour se forger une identité littéraire.

Cette idée de formation littéraire est illustrée dans *La Potion magique de George Bouillon*². Le récit insiste sur l'emprise que la grand-mère de George exerce sur le héros. Ce clivage vieillesse et jeunesse permet d'établir un parallèle métatextuel avec la « Querelle des Anciens et des Modernes », initiée par Charles Perrault à la fin du XVII^e siècle. En effet, derrière la naïveté des contes de Perrault se découvre un jeu lettré, très élaboré, qui privilégie une tradition nationale et moderne au détriment des traditions grecques et romaines, alors synonymes de perfections artistiques, abouties et indépassables. George, en position de créateur, propose, comme Perrault, une recette révolutionnaire pour tenter de diminuer l'autorité et l'exigence de sa grand-mère : « Je fabriquerai une potion magique, un médicament qu'aucun médecin n'a inventé jusqu'à présent »³. Dahl semble alors proposer un commentaire allégorique sur la littérature de jeunesse de son époque : il faut s'affranchir des contraintes et proposer de nouvelles recettes pour captiver les lecteurs⁴.

¹ Michel De Certeau, *L'Invention du quotidien*, Paris, Gallimard, 1990, p. 245.

² *George's Marvellous Medicine*, 1981, New York, Puffin Books, 2007, trad. Marie-Raymond Farré, *La Potion magique de George Bouillon*, Paris, Gallimard, 2007. Alors qu'il est seul à la maison avec sa détestable grand-mère, George décide de lui administrer un nouveau médicament. Il part à la recherche d'ingrédients divers et variés dans la maison et lui concocte sa nouvelle recette. Une fois avalée, la potion transforme radicalement sa grand-mère qui finira par disparaître totalement à la fin du récit.

³ *Ibid.*, p. 25-26.

⁴ Alors que la littérature de jeunesse du XX^e siècle ne devait, selon ses prescripteurs, ne contenir « ni sexe, ni violence, ni langage grossier » (Kimberley Reynolds, *Radical Children's Literature : Future Visions and Aesthetic Transformations in Juvenile Fiction*, Basingstoke et New York, Palgrave Macmillan, 2007, p. 4) et devait surtout encourager les enfants à agir selon des normes sociétales préétablies, Dahl a bouleversé les normes avec ses récits et ses personnages iconoclastes. Dans *La Littérature de jeunesse*, Nathalie Prince déclare que les auteurs pour la jeunesse des années 1960 s'inscrivent effectivement dans un tournant de la littérature de jeunesse avec des personnages ou des thèmes plus révoltants : « Apparaissent non seulement de nouveaux types de personnages, mais aussi de nouveaux thèmes, parfois très

Dans *Le Bon Gros Géant*¹, Dahl opère un tournant en proposant une jeune fille lettrée et éloquente qui joue le rôle d'initiatrice à la lecture et l'écriture pour le Bon Gros Géant. Le BGG est effectivement un créateur d'illusions en quête d'un mode d'expression. Il capture et modifie des rêves pour les enfants mais ne sait pas s'exprimer convenablement. Quasiment illettré, il est incapable de formuler des phrases grammaticalement correctes et sa bibliothèque ne se résume qu'à un seul ouvrage : *Nicholas Nickleby* de Charles Dickens. Selon Gilles Béhotéguy, il incarne la « figure romantique de l'artiste incompris condamné à la solitude »². C'est alors Sophie qui lui permet d'accéder à l'écriture et à la lecture : « Elle lui apprend même l'orthographe et lui enseigne l'art d'écrire des phrases. Le BGG se révéla un brillant élève et se mit à lire pendant ses heures de loisirs. Bientôt, il fut devenu un véritable dévoreur de livres »³. La jeune Sophie est donc la prédécesseuse de Matilda dans la mesure où *Le BGG* illustre le projet de vie de Dahl qui consistait à donner le goût de la lecture aux enfants.

Matilda, une lectrice autodidacte

Comme le notent les deux biographes de Dahl, l'auteur a eu beaucoup de mal à écrire ce dernier long roman. Jeremy Treglown explique qu'il « était fatigué de s'investir dans autant de travail [car] il tombait à nouveau malade et sentait sûrement qu'il ne pourrait jamais satisfaire son éditeur perfectionniste »⁴. Donald Sturrock rapporte également les sentiments

audacieux, sinon très délicats » (Nathalie Prince, *La Littérature de jeunesse : pour une théorie littéraire*, 2^{ème} édition, Paris, Armand Colin, 2015, p. 60). Avec ses personnages rebelles et ses récits particulièrement violents, Dahl fait partie de ce que Fiona McCulloch appelle le « deuxième âge d'or » (*Children's Literature in Context*, Londres et New York, Continuum International Publishing Group, 2011, p. 41) de la littérature pour enfants car ses romans représentent « une tension entre le monde adulte du conservatisme, avec ses tropes pastoraux et le monde enfantin de la modernité, de la corruption et du danger » (p. 41).

¹ *The Big Friendly Giant*, 1982, New York, Puffin Books, 2007, trad. Camille Fabien, *Le Bon Gros Géant*, Paris, Gallimard, 2003. Le roman décrit la relation d'amitié qui unit Sophie, une jeune orpheline, et un drôle de géant se nommant tout simplement le Bon Gros Géant. Alors que celui-ci vit aux pays des horribles géants, il est le seul à ne pas dévorer les enfants. Sophie et le BGG s'allient donc pour piéger les géants et les empêcher d'exterminer les enfants. Avec l'aide de la reine d'Angleterre, les deux protagonistes capturent finalement leurs ennemis et sont dignement récompensés.

² Gilles Béhotéguy, « Sophie et Matilda, deux petites filles dans l'univers de Roald Dahl », in Jacques Vidal-Naquet et Lucile Trunel (dir), *L'Univers de Roald Dahl*, Paris, BNF, La Joie par les Livres, 2006, p. 53.

³ Roald Dahl, *Le Bon Gros Géant*, p. 229.

⁴ Jeremy Treglown, *Roald Dahl: a Biography*, New York, First Harvest Edition, 1995, p. 263-264. Ma traduction de « Dahl was tired of being put to so much work [...] But Dahl was again falling ill and may have felt that he would never be able to satisfy his perfectionist editor ».

de Dahl concernant *Matilda* : « Roald s'est plaint qu'il n'avait pas assez d'énergie [car] ses récentes opérations intestinales, bien que réussies, l'avaient épuisé »¹. Malade et à bout de forces, Dahl sentait que *Matilda* serait son dernier long roman pour la jeunesse. À travers son ultime héroïne, Dahl revendique son amour pour la littérature, espérant que son souhait de faire lire les enfants se réalise. Cette idée est d'ailleurs confirmée par Lucy Dahl, la fille de l'auteur, qui explique que son père a écrit *Matilda* car « il avait une peur profonde et sincère dans son cœur que les livres disparaissent »². La dernière héroïne de Dahl rappelle alors que savoir lire et être éduqué est un puissant outil de vie, un superpouvoir.

Dans le premier chapitre intitulé « Une adorable petite dévoreuse de livres » (*Matilda*, p. 7), le lecteur apprend que, bien que physiquement petite, Matilda est une petite fille aussi « sensible que douée » à l'esprit « vif et délié » (p. 10). Le lecteur se rend ainsi vite compte que le titre métatextuel du chapitre fait référence à Matilda elle-même, car elle est présentée comme une lectrice assidue. Ce chapitre expose d'emblée le lien tissé entre le monde de la diégèse et celui du lecteur. À trois ans, Matilda a appris toute seule à lire en s'exerçant avec les journaux et les magazines qui traînaient dans la maison et, à quatre ans, ayant consommé le peu de livres que la maison avait à offrir, elle décide « de se lancer dans des lectures plus intéressantes » (*ibidem*) en allant lire à la bibliothèque du village. Cependant, dans ce premier chapitre, le lecteur comprend aussi que l'intérêt que Matilda porte à la lecture s'oppose clairement aux activités de ses parents :

- Un livre ? dit-il. Qu'est-ce que tu veux faire d'un livre, pétard de sort !
- Le lire, papa.
- Et la télé, ça te suffit pas ? Vingt dieux ! on a une belle télé avec un écran de 56 et toi tu réclames des bouquins ! tu as tout de l'enfant gâtée, ma fille. (p. 11-12)

Le refus d'acheter des livres à sa fille désigne immédiatement M. Verdebois comme antagoniste de l'histoire, surtout pour les lecteurs du livre qui, eux-mêmes, tiennent un roman entre les mains. Cette capacité à intégrer le lecteur au sein de l'univers fictionnel participe de la puissance littéraire du roman. Les parents de Matilda ne comprennent pas l'intérêt de lire et leurs passe-temps préférés se résument à regarder la télévision et jouer au loto. Le narrateur a d'ailleurs tendance à être très critique vis-à-vis de la famille de

¹ Donald Sturrock, *Storyteller – The Life of Roald Dahl*, Londres, HarperPress, 2010, p. 542-543. Ma traduction et adaptation de « Roald complained to Licy that Roxburg [i.e his editor] had too much energy, but that he had too little [...] His recent bowel operations, though successful, had left him exhausted ».

² Robert Siegel et Audie Cornish, « Roald Dahl Wanted His Magical 'Matilda' To Keep Books Alive », *National Public Radio, Backseat Book Club*, 2013. www.npr.org/transcripts/24522230?t=1598952040716. Ma traduction de « there was a deep, genuine fear within his heart that books were going to go away ».

l'héroïne et exprime clairement son point de vue à plusieurs reprises. Le manque d'intérêt des parents pour leur fille rencontre sa désapprobation dès le début du roman lorsqu'il déclare qu'il « est déjà assez triste de voir des parents traitaient des enfants ordinaires comme s'ils étaient des croûtes ou des cors aux pieds, mais cette attitude est encore plus répréhensible si l'enfant en question est extraordinaire, j'entends par là aussi sensible que douée » (p. 7). Les opinions du narrateur font ici écho à celles de Dahl qui, par exemple, ne cachait pas son aversion pour la télévision, synonyme de corruption de l'esprit : si elle prend la place de la communication et de la lecture/culture, elle nuit inévitablement à ceux qui la regardent¹. En caricaturant les parents de l'héroïne² et en accentuant le conflit entre les livres et les médias audiovisuels de la société contemporaine, l'auteur encourage indéniablement les enfants à lire davantage.

Malgré le manque d'attention de ses parents, Matilda prend son éducation à cœur et se rend à la bibliothèque pour satisfaire son besoin d'apprendre. Après avoir terminé les livres pour enfants, la fillette demande à la bibliothécaire, Mme Folyot, de l'aider à choisir son prochain livre. *Matilda* est donc un roman parsemé de références à des œuvres littéraires classiques et célèbres. Outre ces références, une liste des livres que la petite fille a lus au cours des mois qui ont suivi son initiation à la littérature pour adultes est également détaillée :

Nicholas Nickleby, de Charles Dickens
Oliver Twist, de Charles Dickens
Jane Eyre, de Charlotte Brontë
Orgueil et préjugés, de Jane Austen
Tess D'Urberville, de Thomas Hardy
Kim, de Rudyard Kipling
L'homme invisible, de H.G. Wells
Le Vieil Homme et la Mer, d'Ernest Hemingway
Le Bruit et la Fureur, de William Faulkner

¹ Cette idée est déjà présente dans *Charlie et la chocolaterie* avec le personnage de Mike Teavee, un jeune garçon obsédé par la télévision et les jeux-vidéo. L'élimination du personnage de l'usine est d'ailleurs accompagnée d'un poème satirique sur son passe-temps préféré qui se termine ainsi :

Et c'est pourquoi nous vous prions
D'extirper vos télévisions
Pour les remplacer par des livres
Pleins de merveilles, de joie de vivre !
Ils oublieront, en s'y plongeant,
Les insanités de l'écran ! (p. 191)

² M. Verdebois est décrit comme « un petit homme à face de rat dont les dents de devant saillaient sous une moustache mitée » (p. 24) et son épouse est « une bonne femme mafflue, aux cheveux teints en blond platine à l'exception des racines qui ressortaient en un indéfinissable brun jaunâtre. Lourdemment maquillée, elle présentait une de ces silhouettes adipeuses aux formes débordantes [...] » (p. 27-28).

Les Raisins de la colère, de John Steinbeck
Les Bons Compagnons, de J.B. Priestley
Le Rocher de Brighton, de Graham Green
La Ferme des animaux, de George Orwell.

Cette superposition de références à des œuvres littéraires antérieures crée une mise en abyme qui valorise l'acte de lecture du destinataire lui-même. Cette liste se veut surtout impressionnante car les intrigues des romans restent inconnues du lecteur enfantin¹ et il s'agit de livres qu'un enfant ne serait pas capable de lire ou de comprendre seul, renforçant le caractère spectaculaire de la liste et les capacités extraordinaires de Matilda. Dans sa thèse, Gilles Béhotéguy soutient que

les écrivains pour la jeunesse contemporains aiment citer, faire des allusions et des références à d'autres textes. L'accumulation de références installe une bibliothèque comme lieu de passage où circule la littérature entre la fiction et le monde du lecteur. En y regardant de plus près, on se rend compte que la liste des auteurs cités d'un roman à l'autre constituerait un parcours de lectures sans faute pour un élève idéal de série littéraire.²

Listés tel un guide de lecture pour le lecteur, les livres que Matilda lit évoquent un certain prestige et mettent en évidence des ouvrages que Dahl considère comme des lectures souhaitables. Plus de vingt références à des œuvres littéraires sont disséminées dans le roman et certains des livres mentionnés par Matilda font également l'objet de petites critiques :

- Cite-m'en un qui t'a vraiment plu.
- *L'île au trésor*, dit Matilda. Je crois que M. Stevenson est un très bon écrivain, mais il a un défaut. Il n'y a pas de passages drôles dans son livre.
- Peut-être bien, dit Mlle Candy.
- Il n'y en a pas non plus beaucoup chez M. Tolkien, dit Matilda.
- Crois-tu qu'il devrait y avoir des moments drôles dans tous les livres d'enfants ? demanda Mlle Candy.
- Oui, répondit Matilda. Les enfants ne sont pas aussi sérieux que les grandes personnes et ils aiment rire. (p. 85-86)

Dahl utilise ici son texte pour commenter des écrits antérieurs qui constituent, selon lui, une « bonne » littérature. Le roman de Dahl devient alors un « vecteur nécessaire pour préserver et perpétuer cette mémoire des

¹ Dans son roman intitulé *Morwenna* (2011), Jo Walton insère une « liste de la lecture » semblable à celle de *Matilda*. Ce roman met également en scène une jeune lectrice, Morwenna Phelps (dont le nom est le même que celui porté par la bibliothécaire dans la version originale de *Matilda*) passionnée de science-fiction. Un challenge de lecture qui consiste à lire tous les livres cités dans l'œuvre et intitulé « Morwenna's list » circule d'ailleurs sur les réseaux sociaux et les blogs littéraires.

² Gilles Béhotéguy, *Livres, lectures et lecteurs dans le roman français contemporain pour la jeunesse (1980- 2005)*, Thèse de Doctorat, Université de Rennes 2, 2011, p. 11.

‘grands’ livres, il est le lieu où se passe le relais intergénérationnel »¹.

Suivant les conseils de la bibliothécaire, Matilda finit par lire une quantité importante de livres. Selon Béhotéguy :

la passion de la lecture est souvent représentée comme une obsession dans de nombreux textes qui insistent sur la quantité de lectures effectuées. Cette folie de lecture agit comme un filtre qui transforme la réalité et la réorganise selon des normes puisées à des valeurs romanesques. Par exemple, confrontés à des expériences inattendues ou douloureuses, les jeunes personnages cherchent dans leurs lectures des points de comparaison pour mieux comprendre ce qui leur arrive.²

La passion de Matilda pour la lecture est donc le seul moyen dont la fillette dispose pour échapper à sa famille, notamment en explorant des livres qui font écho à sa propre situation. Dieter Petzold compare le roman de Dahl à l’œuvre de Dickens en faisant valoir que certains romans de ce dernier « concernent des enfants sensibles et très doués qui sont négligés, supprimés et finalement réhabilités, tout comme la *Matilda* de Dahl »³. Il n’est donc pas surprenant que deux romans de Dickens figurent sur la liste de Matilda qui, en tant que porte-parole de Dahl, admet son affection pour l’écrivain lorsqu’elle déclare qu’elle « aime énormément Charles Dickens » (p. 86). De même, Lee Anna Maynard affirme que Matilda lit le roman de Charlotte Brontë parce qu’elle est susceptible de s’identifier à l’héroïne : « Matilda, tout comme Jane à bien des égards, identifie l’injustice mais travaille activement à la rectifier, rejetant l’ultime acceptation par Jane que les mauvaises personnes finiront toujours par s’en sortir »⁴. Dans les deux romans, la littérature apparaît alors comme un moyen de façonner un sens aigu de la justice.

Le fait que Matilda mentionne également son livre préféré, *Le Jardin secret* de Frances Hodgson Burnett, parce qu’il est « plein de mystère » (p. 13) la transforme une fois de plus en porte-parole de Dahl⁵,

¹ Gilles Béhotéguy, *op. cit.*, p. 13.

² *Ibid.*, p. 4.

³ Dieter Petzold, « Wish-fulfilment and Subversion: Roald Dahl's Dickensian Fantasy *Matilda* », *Children's Literature in Education*, vol. 23, n°4, Springer, 1992, p. 187. Ma traduction de « are about sensitive, highly gifted children who are neglected, suppressed, and finally rehabilitated, just like Dahl's *Matilda* ».

⁴ Lee Anna Maynard, « The True Heir of Jane Eyre: Roald Dahl's *Matilda* Wormwood », *CEA Critic*, vol. 81, n°1, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2019, p. 49. Ma traduction de « Matilda, so like Jane in so many ways, identifies injustice but actively works to rectify it, rejecting Jane's eventual acceptance that bad people just get away with things ».

⁵ Roald Dahl a lui-même qualifié le roman de Burnett de « chef d’œuvre » (« masterpiece ») à plusieurs reprises. Transcriptions d’interviews consultées aux archives de l’auteur, *The Roald Dahl Museum and Story Center*, en janvier 2018,

mais suggère également que la fillette parvient à s'identifier à un personnage fictif et tente de donner un sens à sa propre situation. Comme l'héroïne de Burnett, Mary Lennox, dont « le père avait été très occupé et tout le temps malade et [dont] la mère n'aimait que les fêtes et les distractions en joyeuse compagnie »¹, Matilda est négligée par ses parents qui « étaient, eux, si bornés, si confinés dans leurs petites existences étriquées et stupides, qu'ils n'avaient rien remarqué de particulier chez leur fille »². Les deux fillettes sont alors capables de compenser ce manque affectif par leur volonté d'exploration et d'indépendance : Mary développe une passion pour le jardinage et Matilda pour la lecture. Grâce à ses lectures, Matilda développe un sens moral et une pensée critique, notamment en s'identifiant à plusieurs homologues fictifs. La lecture, pour Matilda, est donc essentiellement liée à son développement personnel et à son triomphe sur l'adversité.

S'émanciper par la lecture

L'intelligence de Matilda lui permet de se venger de ses parents négligents. Pleinement capable d'utiliser son imagination, elle élabore des plans pour les tromper. Elle vide, par exemple, « un tube de superglu » dans le chapeau de son père, l'empêchant de l'enlever sans se blesser. (p. 33). Plus important encore, la fillette est pleinement consciente du pouvoir des histoires et développe elle-même un art de raconter efficace :

- Au bout de la rue, fit observer Matilda, il y a un garçon qui s'est mis de la superglu sur le doigt sans s'en apercevoir et, après ça, il s'est mis le doigt dans le nez.

- Bien fait pour lui, dit Mme Verdebois. Il n'avait qu'à pas se fourrer le doigt dans le nez pour commencer. C'est une vilaine habitude. Si on mettait de la superglu sur les doigts de tous les enfants, ils arrêteraient vite de se curer le nez.

- Les grandes personnes le font aussi, maman, dit Matilda. Je t'ai vue le faire hier, dans la cuisine. (p. 36-37)

Plus tard, elle piège ses parents en leur faisant croire qu'un fantôme hante la maison. C'est en élaborant des plans pour duper ses parents et en leur racontant des histoires que Matilda parvient à prendre l'ascendant. Dans *Roald Dahl*, Mark I. West suggère ainsi que Matilda est « une histoire de lutte contre la tyrannie »³. Matilda utilise en effet la lecture pour vaincre des tyrans

notamment « Middle English with Roald Dahl », *Dark Horse Productions for Thames Television*, 17 August 1989 et « Terry Lane talks with Roald Dahl », *Australian Broadcasting Corporation*, 1990.

¹ Frances H Burnett, *Le Jardin secret*, 1911, trad. Claude Lauriot-Prévoist, Tournai, Casterman, 1994.

² Roald Dahl, *Matilda*, p. 10.

³ Mark. I West, *Roald Dahl*. Twayne's English Authors Series, vol. 492, Twayne, 1992, p. 90. Ma traduction de « a story about the struggle against tyranny ».

et déjouer son destin. En insistant sur la volonté de sa protagoniste à obtenir une éducation exemplaire, Dahl sensibilise son lecteur aux nombreux avantages de la lecture.

Matilda génère également une justice à plus grande échelle pour sa communauté. Son intelligence est d'abord remarquée par sa professeure, Mlle Candy, qui incarne, selon Petzold, « la gentille adjuvante et, en même temps, la princesse qui a besoin d'être secourue »¹. En effet, en dépit de sa profession, qui suggère autorité et contrôle, sa description évoque plutôt innocence et fragilité, sans compter son nom qui évoque une certaine douceur (« candy » signifiant « bonbon » en anglais) :

Elle avait un ravissant visage ovale et pâle de madone avec des yeux bleus et une chevelure châtain clair. Elle était si mince et si fragile qu'on avait l'impression qu'en tombant elle aurait pu se casser en mille morceaux, comme une statuette de porcelaine.²

Le lecteur comprend ensuite que Mlle Candy est, elle aussi, terrifiée par Mlle Legourdin, la directrice de l'école dont le passe-temps préféré est de tyranniser les enfants. Victime de l'autoritarisme de Mlle Legourdin, Mlle Candy a besoin d'aide et c'est Matilda qui va finalement l'aider à s'émanciper :

Jusqu'à maintenant il m'a été impossible de parler à qui que ce soit de mes problèmes. [...] Mais maintenant, tout à coup, me voilà prise d'une envie désespérée de tout dire à quelqu'un. Tu n'es qu'une toute petite fille, je le sais, mais il y a en toi une sorte de pouvoir magique, je l'ai constaté de mes propres yeux. (p. 209-210)

Mlle Candy dévoile son histoire à Matilda car elle estime que Matilda est une « enfant-femme » ayant « l'air d'une petite fille mais avec l'esprit et la faculté de raisonnement d'un adulte » (*ibidem*). La maturité intellectuelle, sociale, morale et émotionnelle de Matilda est donc accentuée et cette maturité lui permet d'accomplir son rôle d'héroïne³. Bien que Matilda développe un superpouvoir, la fillette atteint ses objectifs avec très peu d'aide et c'est elle qui vole au secours de l'enseignante dépossédée, plutôt que l'inverse, en lui permettant de retrouver sa dignité. En éliminant Mlle Legourdin, Matilda réussit, à elle seule, à restaurer l'héritage de l'enseignante ainsi qu'une scolarité bienveillante au sein de l'école. Dahl avait de fortes convictions en matière d'éducation et la fin de *Matilda* laisse entrevoir la confiance qu'il accordait aux enseignants, ces derniers étant, selon lui, des « figures puissantes qui ont le potentiel de transmettre aux enfants l'amour de

¹ Dieter Petzold, *op.cit.*, p. 186.

² Roald Dahl, *Matilda*, p. 71-72.

³ Le fait de décrire Matilda comme une « enfant-femme » permet non seulement à Mlle Candy de revendiquer une confiance, mais également de se positionner en tant qu'opposée : une femme-enfant ayant besoin d'être protégée et libérée

la connaissance et de la littérature »¹.

Dans ce dernier long roman pour la jeunesse, Dahl promeut la lecture en la désignant comme activité bénéfique et gratifiante. À la fin du roman, Matilda et Mlle Candy parviennent à déjouer le destin en se créant une nouvelle famille unie et aimante². Dans *Matilda*, la lecture est littéralement décrite comme une voie d'émancipation. Dahl ne transmet plus ici son intention de transformer les enfants en lecteurs de manière allégorique, mais expose directement la passion d'une jeune héroïne pour la lecture comme un moyen de sauver des vies³. Le message y est clair : la lecture est une échappatoire, mais peut également devenir un superpouvoir.

(Universités d'Angers et de Lausanne)

¹ Ann Alston et Catherine Butler (dir.), *Roald Dahl*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2012, p. 77. Ma traduction de « powerful figures who have the potential to impart a love of knowledge and of literature ». **Il convient cependant nécessaire de nuancer ici les propos d'Alston et Butler puisque, dans son autobiographie, *Moi, Boy* (1984), Dahl évoque son enfance et dénonce les penchants trop stricts du système d'éducation de l'époque à travers notamment la description de châtiments corporels infligés aux enfants.**

² Matilda est finalement adoptée par son institutrice et le roman se termine par un paragraphe qui met l'accent sur la nouvelle vie de Matilda, une vie qu'elle a pu s'offrir grâce à ses capacités littéraires.

³ La lecture de Matilda est plus critique et plus constructive que ses homologues dahlien précédents, car elle a franchi avec succès les étapes successives de la lecture que Dahl présentait de manière allégorique dans ses romans précédents : Matilda a appris à lire (comme James), à croire en de multiples univers magiques (comme Charlie), à « braconner » de nombreux livres (comme Danny), à construire sa propre culture littéraire (comme George), à faire profiter les autres de ses connaissances (comme le BFG) et elle est devenue une lectrice idéale qui comprend naturellement la littérature et l'apprécie à sa juste valeur.